

Prologue

— **S**alut, ma puce. Tout va bien ?

— Oui. Je suis à la maison. Toi, ça va ?

— J'attends devant la gare, le taxi qui m'emmène à l'hôtel doit arriver d'une minute à l'autre. Tu as pu voir ton frère ?

— Cela n'a rien donné. Il ne sait pas où pourraient se trouver les affaires personnelles de Laura, et lui non plus n'a pas de nouvelles de Dominique.

— Bon... Ne te décourage pas, il finira par te contacter.

— Je n'y compte pas trop mais nous verrons... Tu pourras me ramener un petit souvenir de Paris ? me demande Anaëlle.

— Un truc du genre : une Tour Eiffel en porte-clé ?

— Par exemple !

— J'essaierai de te trouver quelque chose de plus original.

— Je te sais très imaginaire, glousse-t-elle.

— Tu sais tout de moi.

— Et inversement.

Une petite poignée de secondes nous est nécessaire pour contenir le vague à l'âme qui nous submerge, alors que nous supportons difficilement d'être éloignés l'un de l'autre.

— J'aimerais que tu songes à notre lune de miel, durant mon absence. Que tu réfléchisses à un endroit où tu voudrais aller, quand et combien de temps.

— J'ai le droit de rêver ?

— C'est même carrément indispensable ! Je t'ordonne de rêver ! lui dis-je avec tendresse.

Elle s'esclaffe à l'autre bout de la ligne et son rire angélique me remue jusqu'au plus profond de mon être.

— C'est une requête fort agréable, reprend-elle, ravie.

— Tout ce qui t'est agréable l'est également pour moi. Je t'aime, future madame Rivel.

— Je t'aime aussi, souffle-t-elle.

À ces mots, mon cœur se gonfle de bonheur et palpite un peu plus vite.

— Je dois te laisser, je crois apercevoir mon taxi, la préviens-je tandis qu'une berline noire s'approche. Je t'appelle dans la soirée.

— Prends le temps de t'installer.

— À tout à l'heure, bébé.

Je raccroche et glisse mon portable dans l'une des poches de mon Jean. La voiture se gare le long du trottoir, et la vitre avant côté passager se baisse.

— Monsieur Rivel ? me demande le chauffeur avec un accent appuyé.

J'acquiesce, il esquisse un sourire avant de descendre de voiture et lorsqu'il me rejoint, je découvre un jeune homme aux traits juvéniles. Yeux bleus, regard enjoué, taille moyenne et corpulence trapue.

— Bonjour ! ... Installez-vous, je vais le faire ! m'enjoint-il en saisissant mon sac de voyage pour le mettre dans le coffre.

Je le remercie, prends place à l'arrière et lorsqu'il se réinstalle au volant, je lui indique l'adresse de l'hôtel.

Tandis qu'il démarre, je consulte encore une fois mes mails, étonné de ne toujours pas avoir de retour de l'organisatrice du séminaire.

— Voyage d'affaires ? me demande-t-il alors.

— Plus ou moins, réponds-je tout en détaillant l'intérieur de l'habitacle. Jolie voiture !

Il me sourit dans le rétroviseur, dévoilant une dentition bien alignée et son visage enfantin s'accroît encore plus.

Bon sang, il ne doit pas avoir plus de dix-huit ans !

— D'où vous vient cet accent ? Grande-Bretagne ? je tente de deviner.

— Irlande, me répond-il fièrement.

— Vous êtes né là-bas ?

— Oui. Je suis arrivé à Paris il y a deux mois.

— Vous semblez bien maîtriser la langue, je constate, épaté.

— Je l'ai apprise très tôt, ma mère est française.

— Ceci explique cela. Je peux vous demander votre âge ?

— Vingt-deux, pourquoi ?

— Je vous pensais plus jeune.

— Je prends ça pour un compliment.

— Vous pouvez, lui dis-je en souriant. Comment vous appelez-vous ?

— Aiden.

— Tu comptes t'installer ici, Aiden ? je lui demande alors que le tutoyer me vient naturellement.

— J'espère, si ma copine accepte de me rejoindre. Vous êtes marié, vous ?

— Bientôt.

— Comment elle s'appelle ?

— Anaëlle.

— Sonorités celtiques, j'adore !

— Tu dis ça parce que tu es irlandais.

— C'est sûr ! s'esclaffe-t-il. Et tous les deux, vous vivez où ?

— Sur la côte atlantique, en Vendée.
— Des enfants ?
— Pas encore. Et toi ?
Il secoue la tête.
— Ta copine, elle s'appelle comment ?
— Norah. On est ensemble depuis quatre ans.
— C'est du sérieux, alors !
— Très ! C'est pour ça que j'aimerais qu'elle me rejoigne. Mais elle a peur de ne pas trouver d'emploi, à cause de son mauvais français.
— Qu'est-ce qu'elle fait, en Irlande ?
— Elle travaille dans l'informatique.
— Elle peut facilement trouver du boulot par ici, à mon avis.
— Je n'arrête pas de lui dire.
— Et toi, tu travailles pour toi ou bien pour une boîte ?
— J'ai un employeur, mais j'aimerais bien..., comment vous dites ? *Voler de mes propres ailes*. Vous les français, êtes très poétiques...
Je souris.
— Ta maman vit en France ?
— En Normandie.
— Et Paris serait ta zone de recherches ?
— Pourquoi pas ? J'aime bien l'ambiance. Pas toi ?
— Trop de monde, réponds-je en plissant le nez.
Il éclate de rire.
— Tu fais quoi comme travail ?
— Psychologue.
Il me jette un coup d'œil dans le rétro.
— Tu analyses les gens ?
— En quelque sorte.
— Tu m'analyses, là ?
— Peut-être...
— Et ? s'enquiert-il en rivant son regard tantôt sur la route, tantôt dans le rétro.
— Et tu ne fais pas ton âge !
Il rit encore et j'observe tout autour de moi :
— T'es sûr d'avoir pris la bonne direction ?
— C'est ce qu'indique le GPS sur mon téléphone. J'ai noté l'adresse que tu m'as donnée, mais j'avoue que je ne connais pas trop ce coin. Ton hôtel a l'air d'être situé autour de la Grande Couronne parisienne.
— Je ne suis pas d'ici, alors bon, faisons confiance à ton GPS.

Le soleil a entamé sa descente et je m'enfonce dans le siège pour reposer mes paupières un moment. J'ai peu dormi la nuit dernière et n'ai pas fermé l'œil dans le train.

Quelques instants plus tard, alors que je somnole légèrement, bercé par le ronronnement du moteur, la voiture pile et je suis projeté vers l'avant, retenu par la ceinture qui me mord le cou.

— *Gobshite !* s'écrie Aiden en coupant le contact.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je vais voir, déclare-t-il tout en descendant de la berline.

Il fait sombre et je ne distingue pas grand-chose, mais il me semble qu'une voiture nous barre la route et dehors, des voix s'élèvent. Inquiet de la situation, je vais pour sortir mais constate que les portières sont verrouillées. Puisque je ne compte pas stagner ici en attendant de savoir ce qu'il se trame, j'enjambe l'accoudoir en prenant soin de ne pas abîmer quoi que ce soit pour descendre côté conducteur, quand au même moment, la portière s'ouvre.

Alors que je ne suis pas en mesure de voir qui se dresse devant moi parce qu'un faisceau de lumière est braqué sur mon visage, je reconnais pourtant *sa* voix :

— Mais où tu comptes aller, comme ça ?

Et arrivant de nulle part, je reçois un coup sur la tête et m'effondre.